

Epreuve écrite de Composition Française

Concours	Nb cand.	Moyenne	Ecart type	Note la plus basse	Note la plus haute
A BIO	2704	9,86	3,62	0,0	20,0
A ENV	1695	10,16	3,67	0,0	20,0
A PC BIO	845	9,83	3,68	0,0	20,0

Le sujet proposé cette année à la réflexion des candidats était une phrase de Victor Cousin tirée de son *Cours de l'histoire de la philosophie* (1829): « L'histoire n'est pas seulement une monographie; elle ne s'intéresse pas seulement à un individu, quelque grand qu'il soit; elle cherche particulièrement l'ordre et le progrès des événements...c'est le germe de l'avenir qu'elle cherche dans le passé ». L'impression générale qui se dégage de cette session est assez similaire à celle que pouvait donner l'épreuve de l'an dernier : le jury a constaté un sérieux indéniable dans la préparation des candidats et dans leur façon d'aborder l'exercice, mais certains défauts traditionnels comme la tentation de replacer des développements prêts à l'emploi ou comme les insuffisances de la problématique demeurent.

Sujet et problématique.

Le sujet faisait intervenir différents problèmes relatifs à l'histoire ce qui explique que les copies radicalement hors sujet aient été fort rares cette année. Même les candidats les moins à l'aise ont su, dans leur immense majorité, mettre en relation leurs connaissances sur le programme et tel ou tel élément de la citation.

Si cette démarche est préférable au hors sujet, on ne saurait néanmoins s'en satisfaire et il convenait de resituer chaque moment du sujet dans un propos global, logiquement articulé, faute de quoi, on s'exposait au risque d'une copie dont la progression manquait d'unité et de dynamique, voire à produire une accumulation d'exposés séparés plutôt qu'un raisonnement véritable.

Il convient donc, en abordant un sujet, de se méfier des solutions de facilité, qui consistent souvent à se réfugier derrière des problèmes vagues (la fonction de l'histoire) ou à isoler une des notions du sujet (l'individu, le progrès) aux dépens des autres. Dans le pire des cas, des copies se contentent de vouloir simplement "appliquer la citation de Victor Cousin aux oeuvres du programme", ce qui revient à ne dire rien du tout sur le sujet, ou d'élargir le problème posé pour aboutir à des positions tellement marquées du sceau de l'évidence qu'il est difficile de les prendre au sérieux (« sans hommes, les événements tomberaient dans l'oubli et il n'y aurait pas d'histoire » affirme un candidat, qui court peu de risques d'être contredit).

Pour aboutir à cette approche globale du sujet, il fallait repérer, au centre de l'affirmation de Cousin, le présupposé selon lequel l'ensemble des faits historiques forme un enchaînement intelligible. C'est pour cette raison que l'historien doit, selon l'auteur, se défier d'un regard qui ne tiendrait compte que du particulier, du grand homme ou de l'événement marquant, que l'historien risquerait d'étudier de manière exclusive, sous la forme d'une « monographie » ; c'est cette vue d'ensemble, attentive aux rapports entre événements, qui permet de saisir le passage du passé au futur.

Par ailleurs, l'analyse du sujet doit également permettre de délimiter le champ auquel il s'applique. Une importante minorité de copies a manifesté une tendance assez gênante à voir dans le terme histoire non pas la discipline qui étudie le passé, mais le cours des événements eux-mêmes, ce qui conduisait le candidat à des développements fragiles sur une personnification de l'histoire dans le sujet, et à une argumentation très imparfaitement ciblée.

Pour rentrer dans le détail des termes employés par Cousin, notons que le mot « monographie » a souvent été compris comme l'idée qu'il n'y a qu'un seul auteur ou qu'une seule façon d'écrire l'histoire (ce qui ne permettait que rarement de dire des choses pertinentes sur le sujet) alors qu'il désigne une œuvre consacrée à un seul objet, fait ou personnage. C'est en le mettant en rapport avec la formule qui l'explique : « elle ne s'intéresse pas seulement à un individu, quelque grand qu'il soit », que le sens de ce mot pouvait apparaître plus clairement. Dans le cours du développement, cette notion d'individu a très majoritairement été opposée à l'idée de collectivité, ce qui pouvait s'avérer pertinent. Pourtant, dans la perspective du sujet, c'est moins aux hommes en groupe qu'à l'ensemble des faits, donc à un regard général, que s'oppose l'attention au particulier. On peut même dire que le sujet sous entendait qu'un regard exclusivement attentif à l'individu échouait à percevoir la rationalité de l'histoire, que le fait de surdimensionner l'action individuelle ou le poids d'événements particuliers empêchait de voir l'enchaînement logique ou causal de l'ensemble des faits.

La notion « d'ordre et de progrès des événements » a souvent été schématisée, soit en se contentant de voir l'ordre comme une succession chronologique, au lieu de tenir compte du fait que c'est la relation de cause à effet qui semble former la base d'une compréhension des événements, soit, de façon moins gênante, en réduisant le sens de « progrès » à l'idée d'une amélioration, au lieu d'y voir, comme l'étymologie et le contexte le laissaient penser, l'évocation d'un processus suivi, continu. Cette interprétation nous a pourtant paru assez naturelle, a parfois mené à des remarques fécondes et n'a jamais été pénalisée en tant que telle, mais elle pouvait mener à des fausses pistes.

C'est à partir de cette notion d'enchaînement causal que la fin du sujet prenait son sens. L'expression « c'est le germe de l'avenir qu'elle cherche dans le passé » pouvait elle aussi prêter à des glissements si on l'isolait de son contexte. L'interprétation la plus répandue, qui pouvait quelquefois donner des résultats acceptables, a ramené cette formule à l'affirmation d'une capacité de l'histoire à prédire le futur. De façon assez automatique et réductrice, des candidats en ont conclu que si l'histoire est prévisible, c'est qu'elle se répète, ce qui a donné lieu à des développements prêts à l'emploi sur le caractère « cyclique » de l'histoire. (indépendamment du maigre rapport avec le propos de Cousin, il serait bon de distinguer « cycle » et « répétition »). La logique de la citation semble plutôt affirmer que c'est l'avenir des événements étudiés dont l'historien peut voir les « germes » dans le passé, et que cet avenir des faits passés n'est pas forcément son avenir à lui (même si cette possibilité n'est pas exclue). Il s'agissait donc de voir que c'est à la lumière de leurs conséquences que les faits passés sont jugés.

A partir de cette analyse du sujet, menant à une lecture globale du propos de Cousin, il fallait, en bonne méthode, bâtir une problématique qui soulignait, comme son nom l'indique, les problèmes qu'il peut poser. On pouvait ainsi se demander, pour reprendre les meilleures idées trouvées dans les copies, si l'histoire suit toujours un cours intelligible et rationnel, comme semble l'affirmer Cousin ? Si l'action de l'individu ou l'attention à l'individuel n'introduisent pas dans l'histoire une dimension supplémentaire et indispensable ? Si le travail de l'historien, analysant le passé à la lumière de ses conséquences, ne constitue pas davantage une reconstruction qu'une observation ?

Comme on le voit, ce sujet pouvait être abordé de manière plus ou moins fine et approfondie. Précisons que des erreurs mineures, ou un traitement trop rapide de certains des points de la citation n'ont pas empêché certains candidats d'obtenir de fort bonnes notes. Une analyse approfondie du sujet menant à une problématique solide reste néanmoins le préalable indispensable à une copie de qualité.

Développement.

Là encore, les codes plus basiques de l'exercice sont maîtrisés par une immense majorité des candidats.

La grande majorité des copies a choisi de traiter dans chacune des trois parties un des trois principaux versants du sujet, ce qui pouvait donner de bons résultats à condition, répétons-le, que ces différentes facettes du sujet soient articulées logiquement entre elles, ce qui implique l'élaboration de transitions solides exprimant des rapports logiques véritables. Les copies qui « oublient » les transitions sont bien entendu pénalisées, et un candidat ne saurait davantage se contenter de transformer ce moment essentiel de l'argumentation en un pur signal indiquant que la partie est terminée et qu'une autre commence (« Nous avons vu que voyons à présent... »). C'est l'unité et la progression du propos qui est ici en jeu. Sans transitions sérieuses, un devoir n'est qu'une accumulation d'exposés séparés.

Certaines copies ont su mettre en place un plan dit « dialectique », choix ambitieux si l'on tentait de « valider » en une seule partie la totalité des facettes du sujet tout en les articulant entre elles, mais qui a pu donner de fort bons résultats, quand l'angle choisi pour remettre en cause la vision de Cousin était pertinent, quand les copies échappaient au risque du hors sujet en troisième partie (certains candidats semblent considérer à tort que consacrer leur dernière partie à la dimension littéraire des œuvres constitue un sésame valable quel que soit le sujet).

Le défaut le plus dommageable et le plus fréquent réside en la tentation de replacer des développements vus en cours. Les points sur l'histoire événementielle ou non événementielle, sur les rôles respectifs du héros et du collectif semblaient dans certains cas bien loin du propos et les exposés sur la diversité des écritures historiques ne permettaient que très rarement de coller d'assez près à la citation de Victor Cousin. Le travail fourni pendant l'année est bien entendu fait pour être réutilisé, mais dans la perspective d'un sujet nouveau. C'est à partir du cours mais aussi de sa connaissance des œuvres qu'il faut savoir trouver des arguments et des exemples spécifiquement adaptés. Ainsi, affirmer qu'il y a de la violence dans *Horace* ne permet pas de réfuter l'idée de progrès.

Pour finir, il convient de se pencher sur le problème de l'organisation interne. En trois heures, on peut attendre des candidats qu'ils élaborent de véritables sous parties, or nombre de copies se contentent de passer mécaniquement en revue les trois œuvres dans chaque partie, sans les confronter véritablement, ce qui est une façon de se dérober à une des exigences du devoir.

Utilisation des œuvres et références.

Le jury a tout lieu d'exprimer sur ce point une véritable satisfaction. Les copies témoignant d'une méconnaissance radicale des œuvres étaient cette année très rares, ce qui est d'autant plus méritoire que le programme était copieux et, pour certaines œuvres, assez exigeant.

C'est donc davantage le caractère approximatif ou superficiel des références qui a pu poser problème. On ne saurait se contenter d'affirmation vagues et générales sur les œuvres, de dire que pour Marx, l'histoire est le résultat de la lutte des classes, qu'Horace a un rôle important dans l'histoire de Rome, etc. On attend des candidats une exploitation d'épisodes précis des œuvres (les tirades ou monologues de Camille ou de Curiaque évoquant le sentiment d'être soumis à une histoire chaotique pouvaient par exemple permettre de fort bonnes remarques, ainsi que les pages où Marx évoque une « période peinte en grisaille », qui semble anarchique voire incompréhensible), ainsi que des citations pertinentes (le fameux « Albe vous a nommé, je ne vous connais plus », présent dans une copie sur deux, ne témoignait pas de beaucoup de mérite, surtout quand il était considéré comme susceptible d'illustrer n'importe quel argument). Rappelons au demeurant que les citations sont là pour illustrer les arguments et ne peuvent s'y substituer. Les candidats dont l'argumentation se résume à des citations dont la fonction n'est pas explicitement formulée font un usage maladroit de leurs connaissances.

Les grosses erreurs sur les œuvres restent également très pénalisantes, puisqu'elles semblent témoigner d'une connaissance de seconde ou de troisième main du programme. Il en est ainsi des quelques perles de l'année : « l'assassinat des filles de Verdurin » évoqué par Chateaubriand ou le « plumprolétariat » par Marx. Les fautes sur l'orthographe des principaux noms propres donnent souvent la même impression (Chateaubriand écrit Châteaubriant, Tulle écrit Thulle, Albe écrit Albes), quand il ne s'agit pas d'erreurs sur le titre même de l'ouvrage (ainsi, confondant le titre du volume et celui de l'œuvre étudiée, quelques candidats ont cru avoir travaillé cette année sur *Les Luttés de classes en France* et non sur *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*).

Une des difficultés spécifiques à cette année résidait dans le fait que la maîtrise des œuvres impliquait toujours plus ou moins une connaissance de l'histoire qu'elles évoquent. A ce titre, les copies qui ont su, en particulier sur Marx, ne pas se contenter d'affirmations fragmentaires, mais témoigner d'une connaissance des événements historiques de la Seconde République, du jeu des partis et des institutions pendant cette période, ont été valorisées.

De nombreuses copies ont su utiliser des références extérieures au programme (Nietzsche, Bloch, Veyne, Nora, Aron, etc.). Rappelons que ces connaissances constituent un élément de valorisation de la copie fort apprécié du correcteur à partir du moment où elles ne servent pas à remplacer des références au programme, et surtout à condition qu'elles aient une fonction dans l'argumentation. Ainsi, les introductions commençant par une glose sur une citation de philosophe ou d'historien totalement coupée du problème posé par le sujet ne répondent pas aux exigences de ce moment du devoir, et donnent parfois l'impression de commencer le travail par du hors sujet.

Expression.

La plupart des copies étaient rédigées dans un français globalement satisfaisant, parfois même fort agréable à lire. Il est au demeurant logique et attendu que la correction de l'expression fasse partie des premiers soucis dans le cadre de cette épreuve. Les travaux qui pèchent sur le plan de la syntaxe ou de l'orthographe sont donc, par effet de contraste, d'autant plus exposés à être fortement pénalisés.

Sans tomber dans un relevé laborieux des catégories de fautes, il convient de mettre l'accent sur certaines erreurs communément répandues, qu'il s'agisse d'inélégances (« au final »), de fautes d'orthographe lexicales (« héros » majoritairement écrit « héro »), ou encore de l'oubli

des tirets ou des approximations de ponctuation, qui nuisent passablement à la compréhension du propos. Mentionnons en particulier la faute extrêmement répandue qui consiste à confondre l'interrogation indirecte (« Nous nous demanderons si l'histoire explique... ») et l'interrogation directe (« L'histoire explique-t-elle... ? ») pour aboutir à une forme hybride et incorrecte (« Nous nous demanderons si l'histoire explique-t-elle... ? »).

La correction de la langue continue à rester l'objet de toute la vigilance du jury, et les fautes de syntaxe ou d'orthographe demeurent un des éléments importants de l'évaluation. Une relecture soignée est donc impérative.

Pour finir le jury tient à saluer une fois de plus la qualité générale du travail fourni par la grande majorité des candidats ainsi que la qualité de leur préparation.

Correcteurs : Mmes et MM. Alrivie, Cain-Roullier, Dupré, C. Guillot, I. Guillot, Jamois, Khaitrine, Le Chevalier, Malkassian, Racon, Soler, Thomas.

Expert et rapporteur : M. Jamois.

Session 2008

Epreuves d'admissibilité - Histogramme des notes

05/09/2008

GRUPE CONCOURS A BCPST - A BIO

